

Elaine DESPRÉS

## Entre proto- et post-humanité, quelle trace de l'humain ?

Le roman *Les animaux dénaturés*, écrit par Vercors en 1952, s'ouvre sur cette phrase : « Tous nos malheurs proviennent de ce que les hommes ne savent pas ce qu'ils sont, et ne s'accordent pas sur ce qu'ils veulent être »<sup>1</sup>. Deux questions fondamentales que l'étude du post-humain permet de soulever à travers le spectre de l'hybridité et du dépassement des catégories. Selon Christopher Lloyd, dans « Men, Monkeys, Monsters and Evolution in Fiction from the *Fin-de-siècle* to the Present »,

all stories about apes or monstrous beings invite interpretation as being allegories about humans, or humans changing relationship to the natural order [...]. As John Glendening observes [...], the “universal acid” of Darwinism does not dissolve pre-existing binary distinctions (such as that between human and animal), but leaves them “as traces and sources of confusion.” In their attempt to come to terms with Darwin's disruption of a man-centered universe, novelists work with five oppositions: human/animal; modern/primitive; male/female; progress/degeneration; nature/culture. In the context of the monstrous, one could add two more: similarity/difference; self/other.<sup>2</sup>

Certaines de ces figures limites se trouvent aux deux extrémités évolutives qui forment la frontière de l'humain et du non-humain. Ainsi, explorant les débuts, des romans comme *2001 : A Space Odyssey* d'Arthur C. Clarke avec ses *man-apes* ou *Les animaux dénaturés* avec ses

Elaine Després

---

tropis, proposent une exploration de ce que l'on pourrait nommer le proto-humain. À l'opposé, le post-humain se présente parfois comme une dégénération, un retour vers une plus grande animalité et un plus grand primitivisme, c'est le cas dans *La planète des singes* de Pierre Boulle et dans *Hotbouse* de Brian Aldiss. Toutes ces figures de l'entre-deux, espèces intermédiaires ou chaînon manquant, comme tout autre personnage fictionnel, se construisent par un ensemble de signes. Or, contrairement à un personnage romanesque conventionnel, ces figures ne sont pas construites autour d'une biographie et d'un rôle social, mais d'un mélange hétérogène de traits morphologiques et comportementaux, de ruines et de mémoire inconsciente, qui apparaissent dans les récits comme des fonctions sémiotiques, comme des traces.

Selon Umberto Eco, dans *La production des signes*,

L'univers sémiotique n'est pas composé de "signes" mais de fonctions sémiotiques. [Ce qui] [...] permet l'élaboration d'une sémiotique qui n'est pas strictement référentielle (les expressions [...] renvoient en première instance aux unités culturelles, à savoir aux éléments du contenu élaboré par une culture données). [C]e modèle permet [...] de rendre compte des cas dans lesquels une fonction sémiotique est employée pour [...] se référer à des états d'un *monde possible* plutôt que du monde réel [...].<sup>3</sup>

Cette idée permet d'aborder la capacité de la fiction à réfléchir sur la définition de l'humain grâce à la sémiosis qu'elle met en scène : en représentant des hybrides qui exhibent des traces d'humanité, dont le décodage force le lecteur à questionner sa conception individuelle et culturelle de l'humain.

Pour Eco,

la trace [...] implique non seulement des paramètres tactiles ou spatiaux, mais encore des indications vectorielles. On interprète une trace en lisant aussi sa direction [...]. Considérée comme empreinte et vecteur, une trace ne donne pas lieu à la simple expression d'une unité de contenu (comme [...] un cheval), mais à tout un discours ("un cheval est passé par là il y a trois jours et il allait dans cette

## Entre proto- et post-humanité, quelle trace de l'humain ?

direction”); c'est pourquoi nous dirons qu'en général la trace est un texte.<sup>4</sup>

Mais le vecteur n'est pas obligatoirement indicateur de direction, il peut aussi désigner une progression. C'est dans ce sens que les traits morphologiques et comportementaux peuvent être interprétés comme des traces évolutives. Non seulement ils sont le résultat du processus d'expression des gènes ou de l'action culturelle, mais, en plus, cette expression s'inscrit dans un processus évolutif, donc vectoriel. Par exemple, un langage primitif n'a pas la même signification chez un proto-humain que chez un post-humain. Pour le premier, c'est la trace d'une émergence, et pour le second, celle d'une perte.

Selon Eco, un autre élément fondamental de la trace, ici partagé avec l'empreinte, est qu'il s'agit d'

un objet *hétéromatériel* [...], mais étroitement *motivé* par sa cause. Les empreintes sont codifiées par une convention, mais celle-ci est une *acquisition de l'expérience*, c'est-à-dire qu'une série d'actes référentiels et d'inférences, en fonction d'expériences encore incodifiées, [...], ont permis de mettre en corrélation *telle* expression avec *tel* contenu. Au fur et à mesure que la perception empirique associait tel évènement à telle représentation, la corrélation, tout d'abord *induite* par inférence, a été *posée* en tant que règle.<sup>5</sup>

Ainsi, chez le proto- et le post-humain, il y a bel et bien hétéromatérialité puisque les traces prennent la forme de traits morphologiques et comportementaux, alors que l'agent est le gène et la culture. La corrélation entre trace et agent a été induite, puis codifiée par différentes disciplines scientifiques, au premier plan la génétique et l'anthropologie, mais aussi la biologie évolutive, le judiciaire, etc. Si le rapport entre contenu et expression était univoque, on pourrait parler de *symptômes* d'humanité, mais puisque la définition de l'homme demeure instable et culturellement motivée, et donc que ce rapport contenu/expression est équivoque, il s'agit plus précisément d'une *trace*.

Elaine Després

---

Pour Carlo Ginzburg, dans *Mythes, emblèmes, traces*, « Si la réalité est opaque, des zones privilégiées existent – traces, indices – qui permettent de la déchiffrer. Cette idée, qui constitue le noyau du paradigme indiciaire ou sémiotique, a fait son chemin dans les domaines les plus variés de la connaissance »<sup>6</sup>. Il explique d'ailleurs en quoi toutes ces nouvelles disciplines qui émergent au XIX<sup>e</sup> siècle sont indiciaires par nécessité :

en 1880, Thomas Huxley, dans son cycle de conférences destinées à diffuser les découvertes de Darwin, définit comme “méthode de Zadig” le procédé qui réunissait l'histoire, l'archéologie, la géologie, l'astronomie physique et la paléontologie : c'est-à-dire la capacité de faire des prophéties rétrospectives. Des disciplines comme celles-ci, profondément imprégnées de diachronie, ne pouvaient pas ne pas s'adresser au paradigme indiciaire [...] et écarter le paradigme galiléen. Quand on ne peut pas reproduire les causes, il ne reste plus qu'à les inférer à partir des effets.<sup>7</sup>

C'est précisément le processus sémiotique qu'implique une étude de l'humain à travers les traces qu'il laisse dans les récits de la proto- et de la post-humanité.

Mais ces traces sont-elles à chercher dans les traits les plus caractéristiques de l'espèce, comme l'intelligence, l'abstraction, le pouce opposable ou la bipédie ? Ou plutôt dans les détails, suivant l'approche morellienne citée par Ginzburg et utilisée par Sherlock Holmes. Si la forme de l'oreille permet d'identifier l'individu, certains détails en apparence insignifiants, autrement dit non motivés sur le plan de l'évolution, permettraient-ils d'identifier l'espèce humaine ? Ginzburg propose « une méthode d'interprétation basée sur les écarts, sur les faits marginaux, considérés comme révélateurs. Ainsi, des détails habituellement considérés comme sans importance [...] fournissaient la clé pour accéder aux produits les plus élevés de l'esprit humain »<sup>8</sup>. Selon lui, « des traces même infinitésimales permettent de saisir une réalité plus profonde, impossible à atteindre autrement. Des traces : plus précisément, des symptômes (dans le cas de Freud), des indices (dans le cas de [...] Holmes), des signes picturaux (dans le cas de Morelli) »<sup>9</sup>.

Entre proto- et post-humanité, quelle trace de l'humain ?

---

Le meilleur exemple de cette tension entre les traits les plus évidents comme pouvant être trompeurs et les détails les plus subtils se révéler d'une grande importance se trouve dans *La planète des singes*. L'explorateur humain et terrien nommé Ulysse finit par identifier la conscience comme définissant l'homme. Or, dans le récit, il doit distinguer l'animal de l'homme alors que les indices morphologiques sont trompeurs. L'observation des comportements contribue à l'identification, mais au final, c'est une lueur dans l'œil, absente chez les humains de Soror et présente chez les singes, qui le décide. Lorsqu'il rencontre pour la première fois un singe, il remarque : « le caractère *humain* de son expression. C'était bien là le motif essentiel de mon étonnement : dans la prunelle de cet animal brillait l'étincelle spirituelle que j'avais vainement cherchées chez les hommes de Soror »<sup>10</sup>. Alors que quelques pages plus tôt, il disait justement, au moment de croiser pour la première fois une femme humaine : « Je sentais seulement une différence essentielle avec les individus de notre espèce. Elle ne tenait pas à la couleur des yeux [...], [mais] dans leur émanation : une sorte de vide, une absence d'expression [...] » (*PS*, 25). Puis, « C'était bien cela la signification de ce regard qui m'avait troublé chez Nova et que je retrouvais chez tous les autres : le manque de réflexion consciente; l'absence d'âme » (*PS*, 31). Dans *2001*, ce même regard marque le début du processus d'hominisation : « As he looked out upon the hostile world of the Pleistocene, there was already something in his gaze beyond the capacity of any ape. In those dark, deep-set eyes was a dawning awareness – the first intimations of an intelligence [...] »<sup>11</sup>. Et on pourrait faire le même exercice avec le rire. Par exemple, dans *Les animaux dénaturés*, Templemore explique, à propos des tropis, que « leur visage, si proche qu'il soit encore de celui de l'orang-outang, est beaucoup plus expressif. D'abord, ils savent rire, et si le rire est le propre de l'homme, alors ils sont humains comme vous et moi » (*AD*, 101). Puis, dans *La planète des singes*, le rire est un autre des premiers signes qui intrigué Ulysse : « je fus frappé par un caractère paradoxal de la physionomie de cette fille : son sérieux. Elle était là, prenant un plaisir évident à ces amusements qu'elle inspirait, et jamais un sourire

Elaine Després

---

n'avait éclairé son visage. Cela me causait depuis un moment un malaise confus [...] » (*PS*, 27-28). Il fait ensuite une expérience, affichant devant Nova un grand sourire et elle réagit violemment : terrifiée, elle sort immédiatement de l'eau. Qu'est-ce que le rire a de si particulier qu'il serait spécifiquement humain ? Plusieurs animaux émettent des sons qui s'apparentent au rire et plusieurs jouent et y éprouvent un plaisir évident. Mais le rire en soi, en fait plus largement le sens de l'humour pourrait-on dire, implique la compréhension d'un sens caché ou le détournement d'un résultat attendu. Autrement dit, le sens de l'humour implique forcément la capacité d'abstraction. Le rire serait ainsi une trace de cette capacité.

### Proto-humains

Chez le proto-humain, les traces de l'homme sont des potentialités, les promesses d'une espèce à venir. Leur interprétation provient d'un effet de lecture anthropocentrique et postérieur : le lecteur et le narrateur ne sont en mesure de détecter chez les proto-humains les signes d'une future humanité que parce qu'ils sont eux-mêmes humains. Par exemple, dans *2001*, le narrateur peut ainsi anticiper : « The forehead was low, and there were ridges over the eye sockets, yet he unmistakably held in his genes the promise of humanity » (*SO*, 4).

La première partie de *2001*, intitulée « Primeval Night » (dans le film de Kubrick, le segment correspondant est plutôt précédé de l'intertitre « The Dawn of Man »), se déroule dans une petite communauté de *man-apes* qui peinent à survivre, sans cesse attaqués par un cougar et un autre groupe de *man-apes* et affaiblis par une famine permanente. La vie du groupe est bouleversée par l'apparition d'un monolithe transparent qui les étudie, puis prend contrôle de leur esprit afin de leur apprendre à fabriquer des outils, qui rapidement leur servent à chasser, à apprêter leur aliments, à se défendre contre leurs ennemis. Le monolithe disparaît comme il est apparu, après avoir semé la graine de l'intelligence.

Le cas des *animaux dénaturés* est un peu différent puisqu'il ne se déroule pas à l'aube de l'humanité, mais dans le monde moderne, en particulier en Papouasie Nouvelle-Guinée et dans l'Angleterre du milieu

du XX<sup>e</sup> siècle. Il ne s'agit pas d'observer les premières traces d'humanité, mais plutôt une espèce cousine qui présente de nombreux traits de nos ancêtres et dont la classification pose problème. Nous lisons un conte philosophique construit comme un roman policier, débutant alors que Douglas Templemore, journaliste britannique, vient de tuer son enfant naissant et exige d'être accusé de son meurtre. Mais le médecin légiste et le policier sont surpris de découvrir que l'enfant n'est pas complètement humain et présente une nette apparence simiesque. Templemore leur explique qu'il s'agit d'un hybride homme-tropi. Les « traces » d'humanité de la victime sont donc amenées à être interprétées comme des preuves en cour de justice. Il espère que son procès permettra de déterminer légalement la nature humaine des tropis. Ces tropis, ou *Paranthropus erectus*, ont été découverts par Templemore et un groupe d'anthropologues dans la jungle, et présentent un ensemble de caractéristiques qui en font le chaînon manquant vivant entre l'homme et ses plus proches cousins primates. Le premier réflexe du policier chargé de l'affaire est donc de demander à Templemore : les tropis sont-ils des hommes ? Sa réponse n'aide en rien la perplexité de l'enquêteur : « – Les opinions sont partagées. – Partagés ! Sur quoi, partagées ? Quelles opinions ? – Celles des principaux anthropologues, sur l'espèce à laquelle appartient le *Paranthropus*. C'est une espèce intermédiaire : homme ou singe ? Ils ressemblent aux deux. [...] En attendant, cet enfant est mon fils, devant Dieu et devant la loi » (*AD*, 18). Ainsi, Templemore, en forçant l'Angleterre à se questionner sur la nature exacte des tropis, soulève la question de la définition de l'homme, mais surtout met de l'avant l'exclusivité et la subjectivité d'une telle catégorie, qui peut éveiller de vieux réflexes coloniaux comparatistes. Par exemple, il est mentionné à plusieurs reprises l'échelle hiérarchique qui sépare le chimpanzé des hommes blancs, ne faisant aucune distinction véritable entre un singe et plusieurs tribus humaines africaines (il ne faut pas oublier qu'il y a eu des humains en exhibition jusqu'en 1931 au zoo de Paris). La question de définir l'homme par rapport aux tropis ne fait donc qu'éveiller la vieille question de la hiérarchie raciale à l'intérieur même de l'espèce humaine et ouvre la porte à des dérives dangereuses.

Elaine Després

---

Or, cette définition, selon Templemore, prise pour acquise mais jamais explicitée, fonde pourtant la morale. Pour lui, il faut impérativement déterminer :

ce signe que doivent montrer les tropis pour que nous les admettions parmi nous [...]. Est-ce que [...] tous nos gestes humains [...] ne se trouveraient pas fondés du même coup sur un pareil signe ? Une bonne fois fondés non plus sur les sables mouvants des intentions, comme vous dites, sur les fantômes insaisissables du bien et du mal, mais sur l'immuable granit de ce que nous *sommes*... (AD, 198)

### *Nommer l'hybridité*

La découverte de ces êtres mi-hommes mi-singes provoquent d'ailleurs un important malaise parmi le groupe qu'accompagne Templemore, un malaise qui relève d'abord et avant tout d'un problème de dénomination. Tout comme dans les romans de savant fou, *Frankenstein* aux premières loges, le fait de nommer des créatures hybrides est toujours problématique, puisqu'il s'agit de fixer une identité pourtant instable. En particulier, le père Dilighan, alter ego de Teilhard de Chardin, « parle d'eux toujours par périphrases, n'osant visiblement dire ni "singes", ni "hommes", ni "tropis" », alors que le narrateur a « adopté "tropis", comme les autres. C'est plus facile. Mais il est bien entendu dans mon esprit que c'est "en attendant". Il faudra bien que l'on décide un jour si ce sont des singes ou des hommes » (AD, 82). Toutefois, le problème ne se pose pas pour les anthropologues qui ont l'habitude des incertitudes et des instabilités taxonomiques. En science, les espèces changent constamment de taxons sur la base de nouvelles découvertes ce qui a pour résultat la coexistence d'une énorme quantité de synonymes.

Dans *La planète des singes*, Ulysse fait également face à un problème sémantique : le sens qu'il donne aux mots « singe » et « humain » s'inverse sur Soror, sur le plan de l'évolution et de la conscience : « Il y eut bien au début, quelques difficultés d'interprétation, les mots "singes" et "homme" n'évoquant pas pour nous les mêmes créatures [...]. Chaque



fois qu'elle prononçait : singe, je traduisais : être supérieur ; sommet de l'évolution. Quand elle parlait des hommes, je savais qu'il était question de créatures bestiales, douées [...] d'un psychisme embryonnaire et dépourvues de conscience » (*PS*, 87-88). Par contre, Pierre Boule invente un taxon pour désigner ces singes civilisés : *Simius sapiens*. Autrement dit, le singe sage.

De nombreux théoriciens de la post-humanité ont recours à la nomenclature binominale instaurée par Carl von Linné pour désigner les post-humains, les remplaçant ainsi dans le paradigme de l'histoire naturelle. Après *Homo aconomicus* (V. Pareto, 1906), *Homo faber* (H. Bergson, 1907) ou *Homo ludens* (J. Huizinga, 1938), apparaissent *Robo sapiens* (P. Menzel et F. D'Aluisio, 2001) et *Soma sapiens* (A. Robitaille, 2007), espèces posthumaines issues respectivement de la cybernétique et de la pharmacologie. Et ce n'est pas un hasard si l'on utilise d'abord le substantif latin « Homo » qui désigne le genre en lui accolant un qualificatif (nom de l'espèce) pour catégoriser et théoriser l'Homme moderne dans ces différentes occurrences et composantes. Mais l'abandon du *Homo* au profit du *sapiens* pour décrire la post-humanité est encore plus révélateur. Peut-être que les oppositions hommes/animaux seront à abandonner, mais l'usage de la raison et l'acquisition de savoir demeurent un centre identitaire immuable.

Dans *2001*, le narrateur règle cette question en nommant ses créatures *man-apes*, contournant le problème de déterminer le moment où ils ont cessé d'être des *apes* et où ils seront des *men*, puisque c'est précisément la transition qui importe, transition qui permet au narrateur et au monolithe d'activer le potentiel humain des créatures. Le premier *nomme* ce passage, alors que le second en est le moteur, ou plus précisément le catalyseur.

### *De la pensée abstraite aux outils*

La première trace de ce changement est l'émergence de la pensée abstraite et de la déduction devant le spectacle inattendu du monolithe : « After several minutes of intense thought, he arrived at a brilliant explanation. It was a rock, of course, and it must have grown during

Elaine Després

---

the night. [...] This really superb piece of abstract thinking led Moon-Watcher, after only three or four minutes, to a deduction which he immediatly put to the test » (*SO*, 10). Cet esprit d'abstraction naissant sera à la base d'un long processus évolutif, entre autre l'émergence de l'imagination et donc de la projection dans l'avenir. L'autre qualité naissante qui fondera ensuite une évolution plus concrète est la capacité à l'insatisfaction : « Moon-Watcher felt the first faint twinges of a new and potent emotion. It was a vague and diffuse sense of envy – of dissatisfaction with his life. He had no idea of its cause, still less of its cure; but discontent had come into his soul, and he had taken one small step toward humanity » (*SO*, 16-17). Si Moon-Watcher ne sait comment guérir cette insatisfaction, la réponse du monolithe est univoque : l'invention de l'outil.

En fait, l'intervention du monolithe finit par n'être que cela : donner aux *man-apes* la capacité de fabriquer des outils : « The tools they had been programmed to use were simple enough, yet they could change this world and make the man-apes its masters » (*SO*, 20). Or, les outils ne font pas que donner à l'homme le moyen de la domination de son environnement, leur émergence va également modeler l'apparence physique de leurs inventeurs et utilisateurs : « The toolmakers had been remade by their own tools. For in using clubs and flints, their hands had developed a dexterity found nowhere else in the animal kingdom, permitting them to make still better tools, which in turn had developed their limbs and brains yet further. It was an accelerating, cumulative process; and at its end was Man » (*SO*, 30). Cet homme façonné par ses propres outils s'inscrit dans le paradigme post-humain, en particulier dans l'idée du cyborg et de l'exodarwinisme, mais brouille encore davantage la frontière entre humain et post-humain. Nombre de récits de la post-humanité se questionnent sur la forme que la technologie imposera au corps.

Dans *Les animaux dénaturés*, l'outil est abordé d'un point de vue paléanthropologique : sa présence autour des ossements servant souvent d'argument en faveur de l'hypothèse humaine. L'outil devient alors à la fois trace d'intelligence sur le plan comportemental et trace

archéologique. Vercors souligne que ces traces sont plus équivoques que certains voudraient le laisser croire et que les interprétations varient. Par exemple,

autour des restes du Sinanthrope [...], on avait trouvé aussi des pierres taillées et des traces de feu. Sur quoi s'était ouverte une grande dispute. C'est la preuve, disaient les uns, que le singe à ce degré d'intelligence était déjà capable d'inventer le feu et de fabriquer des outils. Mais non, rétorquaient les autres, c'est seulement la preuve que, contrairement à tout ce qu'on croit, des hommes vivaient déjà à cette époque, qui tuèrent le Sinanthrope avec ces pierres et le rôtirent avec ce feu. (*AD*, 79)

Ces traces forment donc, suivant Eco, une véritable fonction sémiotique complexe productrice d'un texte interprétable en fonction de codes culturels. Devant ces traces, les interprétants reconstituent donc deux récits potentiels qui ne pourront être confirmés ou infirmés qu'avec l'amélioration du code ou la découverte de nouvelles traces. De la même façon, lorsqu'un fragment de crâne est découvert par le géologue du groupe dans une grotte très ancienne, il le croit très ancien. Or, les paléontologues constatent immédiatement qu'il s'agit d'un os contemporain, ce qui les mène à en chercher l'origine, supposée vivante. L'interprétation d'une trace dépend donc beaucoup de la compétence sémiotique de l'interprétant, de sa connaissance du code.

#### *Reconnaître l'humain : une compétence sémiotique ?*

Mais si l'interprétation de la présence d'artéfact ou d'un ossement nécessite clairement une excellente connaissance de l'anthropologie, qu'en est-il pour les traits morphologiques et comportementaux ? La reconnaissance de traits humains est-elle instinctive ou culturelle et codifiée ? Templemore, journaliste sans connaissance scientifique particulière, décrit ainsi les tropis pour la première fois : « Pourtant ce sont des singes. Je n'y connais pas grand-chose, mais il suffit de les regarder. Ils ont des bras démesurés, et bien qu'ils se tiennent

Elaine Després

---

généralement droits, il leur arrive [...] de s'appuyer encore sur le dos des doigts, à la façon des chimpanzés. Leur corps est couvert de poils [...] ; le visage est terrible. Car il est nu, comme celui des humains. Mais presque aussi écrasé que celui des singes » (*AD*, 80-81). Templemore admet qu'il n'y connaît pas grand-chose, mais qu'il suffit de les regarder et procède par l'étude des similitudes qu'il constate à partir de ses connaissances encyclopédiques propres. Cette réflexion pose la question de la compétence humaine à reconnaître un autre humain qui serait à la fois universelle et instinctive, mais qui serait également soumise à un savoir culturel. Tous les humains sont-ils ontologiquement compétents pour reconnaître un autre humain ? Plus loin dans le texte, le trouble est encore plus grand lorsqu'un des anthropologues s'aventure dans la distinction hiérarchique entre les espèces de primates, incluant les hommes :

entre un citoyen britannique et un... euh... et le négrito le plus sauvage, la distance biologique est tellement moindre qu'entre un négrito et le chimpanzé, que cela permettrait à votre berger goitreux de... de distinguer *grosso modo* un singe d'un être humain aussi bien qu'un anthropologue. Mais inversement [...], il s'ensuit qu'un anthropologue, de son côté, ne mettrait pas à les distinguer beaucoup plus de pénétration. Pourquoi se contentait-il de cette connaissance simpliste ? (*AD*, 125-126)

Cette question est particulièrement délicate au lendemain de la Seconde Guerre mondiale et de la fin de la période coloniale, alors que certains anthropologues s'étaient commis à justifier les délires racistes nazis par une hiérarchisation continue des primates et des races humaines, prouvant qu'un savoir, pourtant à prétention scientifique, est loin d'être neutre et définitif.

### *La curiosité métaphysique*

Plus loin dans le roman, alors qu'anthropologues et zoologues cherchent en vain un trait qui serait spécifiquement et uniquement humain devant un juge de plus en plus perplexe, c'est la femme du juge

Entre proto- et post-humanité, quelle trace de l'humain ?

qui suggère une réponse : elle se demande s'il existe des hommes sans gris-gris, faisant remarquer que même le plus « civilisé » des hommes, même un juge britannique par exemple, porte avec fierté une forme de gri-gri : sa perruque et sa toge. Ainsi, le juge questionne le zoologue : « N'est-ce pas une aptitude, une inclination propres [*sic*] à l'homme et à l'homme seul : celle de se poser des questions [...] ? – La curiosité existe aussi chez l'animal. [...] – Mais ils ne portent pas de gris-gris, dit Sir Arthur. [...] – C'est vrai, convint Sir Peter. L'esprit métaphysique est propre à l'homme, l'animal ne le connaît pas » (*AD*, 244). C'est donc sur cette base que la cour et le parlement choisissent de définir l'homme : celui chez qui des traces de questionnement métaphysique pourront être observées sera admis dans la communauté humaine. Pour être plus précis, le texte de la loi dit que : « *Art. I.* – L'homme se distingue de l'animal par son esprit religieux » et que « *Art. II.* – Les principaux signes d'esprit religieux sont, dans l'ordre décroissant : la foi en Dieu, la Science, l'Art et toutes leurs manifestations; les religions ou philosophies diverses, et toutes leurs manifestations; le fétichisme, les totems et tabous, la magie, la sorcellerie et toutes leurs manifestations ; le cannibalisme rituel et ses manifestations » (*AD*, 330). Évidemment, la hiérarchisation des critères finit par être aussi subjective et dangereuse que la hiérarchisation des races et des espèces pouvait l'être. Elle introduit une subjectivité telle que la question de la définition est plus équivoque que jamais, ce que souligne la décision de considérer les Tropics comme des hommes sur la base qu'ils fument légèrement leur viande avant de la manger, sous-entendant une croyance en la purification par le feu. On peut aussi ajouter qu'ils ont des pratiques funéraires très minimales : « Nous avons découvert une vraie nécropole, grossière et primitive certes, mais dont le caractère funéraire est certain » (*AD*, 80). Considérer ces traits comportementaux et en induire les causes revient littéralement à reconstruire le texte produit par cette fonction sémiotique à partir d'un code culturel précis, ici le droit britannique, mais il ne faut pas perdre de vue que ce texte, cette explication, n'en est qu'une parmi d'autres.

Dans *2001*, le critère métaphysique joue également un rôle central. Au tout début, le narrateur met l'accent sur l'absence de rites mortuaires

Elaine Després

---

chez les *man-apes* lorsque Moon-Watcher est confronté à la mort de son père et doit se débarrasser du corps : « he must get rid of the Old One, but this was a problem that demanded little thought. There had been many deaths this season, one of them in his own cave; he had only to put the corpse where he had left the new baby at the last quarter of the moon, and the hyenas would do the rest » (SO, 5). Ainsi, les *man-apes* n'ont pas encore acquis la curiosité métaphysique qui prend une place si importante dans *Les animaux dénaturés*. L'absence de rite funéraire souligne que ces êtres ne se sont pas encore posés de question sur l'essence de l'individu, la vie après la mort, etc. Mais il est également souligné l'omniprésence de la mort, sa récurrence. Or, le changement le plus important introduit chez les *man-apes* avec l'apparition du monolithe est la possibilité de vivre plus vieux, plus en sécurité et plus paisiblement grâce à l'utilisation d'outils pour se défendre et pour chasser. On peut donc en déduire que ce sont les changements de conditions et d'espérance de vie qui bouleverseront leur rapport à la mort. Le narrateur médiatise d'ailleurs notre façon d'interpréter le potentiel des *man-apes* grâce à ses nombreuses remarques sur ce qu'ils ne sont pas et pourraient donc devenir. Par exemple, ils n'ont aucune conscience des liens familiaux qui les unissent : « He did not know that the Old One was his father, for such a relationship was utterly beyond his understanding » (SO, 3-4). Le narrateur attire d'ailleurs notre attention sur plusieurs autres aspects non-humains des *man-apes* : leur incapacité à éprouver de l'empathie, leur incapacité à la pensée abstraite, à se projeter dans l'avenir, etc. Ces éléments sont les négatifs de traces d'humanité. En focalisant sa narration sur des caractéristiques que ses personnages *n'ont pas*, le narrateur énonce un potentiel, il dessine les contours d'une humanité que ces êtres intermédiaires, les *man-apes*, finiront par épouser. À d'autres moments, c'est l'entre-deux qui est mis de l'avant : dans la même phrase on peut avoir des traces d'animalité *et* d'humanité : « Once outside, he threw the body over his shoulder and stood upright – the only animal in all this world able to do so » (SO, 4).

Malgré leur absence de rites funéraires, les *man-apes* manifestent tout de même un début de curiosité métaphysique qui prend la forme

---

Entre proto- et post-humanité, quelle trace de l'humain ?

d'une fascination pour la Lune : « Of all the creatures who had yet walked on Earth, the man-apes were the first to look steadfastly at the Moon. [...] Moon-Watcher would sometimes reach out and try to touch that ghostly face rising above the hills. He had never succeeded, and now he was old enough to understand why. For first, of course, he must find a high enough tree to climb » (SO, 7). Puis, la fascination qu'exerce sur eux l'apparition du monolithe signifie également le début d'une curiosité plus profonde, qui va au-delà de la survie immédiate. Dans la première partie, les *man-apes* sont encore loin de développer un intérêt métaphysique plus profond, mais l'ensemble du roman explore cet aspect de l'humanité, en particulier la renaissance de David Bowman en cet enfant du cosmos qui clôt le récit, véritable naissance d'une post-humanité.

### **Le post-humain**

À l'opposée du proto-humain, la trace de l'humain dans les figures post-humaines correspond à ce qui va survivre, perdurer de l'humain dans sa forme future, soit par choix ou sous forme d'atavismes, de *traces*. Si la figure post-humaine s'inscrit dans le paradigme du progrès, alors la trace de l'humain correspondra à son animalité, à ses croyances, à ses capacités émotionnelles, mais dans *Hothouse* et *La planète des singes*, les post-humains appartiennent plutôt au paradigme de la régression. Dans ce cas, la trace de l'humain prend la forme de celles qu'on pourrait attendre d'une civilisation perdue ou d'une espèce disparue. Les traces sont éparses, discontinues et incomplètes, impossibles à décoder pour les post-humains, mais interprétables par le lecteur grâce aux clés fournies par le narrateur. En fait, ces traces finissent par être des stratégies narratives pour fournir le savoir encyclopédique nécessaire à la compréhension d'un texte qui serait autrement opaque.

#### *Les ruines*

Dans *Hothouse*, qui se déroule environ un million d'années dans le futur, sur une Terre désormais dominée par les plantes, les personnages

Elaine Després

---

post-humains, dans leur voyage homérique, découvrent des ruines, et, parmi elles, un artefact sur lequel ils observent « a series of separate marks arranged to form a pattern : “OWRINGHEE.” “That is writing [...] a sign of man when he had power in the world [...]. We are on his tracks.” »<sup>12</sup> Cette écriture est donc un signe de l'ancienne puissance humaine, mais dans un monde de survie dominé par les végétaux, l'écriture est sans doute la plus superflue des traces. D'ailleurs, ils ne trouveront jamais de texte écrit qui porterait un sens profond, l'indication d'une sagesse humaine ou même de son esprit créatif. En fait, cet artefact sur lequel apparaît un mot écrit n'est qu'une borne publicitaire qui vole et crie des slogans électoraux pré-enregistrés : « When it had gained sufficient altitude, it spoke. “Make the world safe for democracy!” it cried. Its voice was not loud but piercing. [...] “Who rigged the disastrous dock strike of '31?” Beauty demanded rhetorically. “The same men who would put a ring through your noses today. Think for yourselves, friends, and vote for SRH – vote for freedom!” (H, chap. 18, 38-39). Elle indique donc une société industrialisée, une maîtrise du langage et des traces d'une organisation sociale complexe.

Dans *La planète des singes*, une ville entière en ruine est découverte sur Soror. Cornélius explique à Ulysse que « des archéologues ont découvert [...] des ruines extrêmement curieuses [...]. C'est un orang-outan qui dirige les fouilles et on ne peut guère compter sur lui pour interpréter correctement ces vestiges. Il y a une énigme qui me passionne et qui peut apporter des éléments décisifs [...] » (PS, 134). Pour le scientifique simien, ces ruines vieilles de 10 000 ans ; « détiennent un secret prodigieux » et « constitue[nt] un document unique » (PS, 139). Le fait que ces ruines soient trop semblables aux cités simiennes actuelles est très révélateur : il est la trace d'une longue stagnation et d'une origine lointaine.

L'artefact le plus important découvert dans ces ruines est une poupée, qui se révèle une trace d'humanité basée sur une analogie de forme, la forme humaine (et même la parole), mais suggère également un trait culturel : l'éducation des enfants par imitation, ceux-ci tendant à reproduire par le traitement de leur jouet la dichotomie homme-



Entre proto- et post-humanité, quelle trace de l'humain ?

---

animal : « C'est une poupée *humaine*, qui représente une fille, une fille de chez nous. [...] [L]es jouets des petits singes figurant des animaux [...] ne sont pas *habillés* [...] comme des êtres raisonnables. [...] Et ce n'est pas tout. Ce jouet présente une autre bizarrerie [...]. La poupée *parle* » (PS, 141). Cette poupée joue ainsi un rôle similaire à celui de la borne publicitaire dans *Hotthouse*, un artefact humain qui, par analogie, prouve sa lointaine maîtrise du langage.

### *Le langage*

Cette question du langage est assez intéressante dans *La planète des singes*, puisqu'elle apparaît comme preuve d'intelligence et comme barrière culturelle. Alors que dans *Hotthouse*, l'utilisation d'un langage minimal est considérée comme une preuve d'humanité, distinguant les humains arboricoles au centre du récit des autres post-humains qu'ils rencontrent (« They're not human ! They cannot speak », *H*, chap. 23, 34/40), les humains animaux qui vivent sur Soror n'utilisent aucun autre langage que des cris, exactement comme les singes sur Terre. Sur Soror, afin de se distinguer des autres humains et être admis comme être raisonnable, Ulysse tente rapidement de parler aux gorilles chasseurs : « quand mon tour vint, je voulus attirer l'attention sur moi en parlant. Mais à peine avais-je ouvert la bouche qu'un des exécutants [...] m'appliqua avec brutalité son énorme gant sur la face » (PS, 49). Ainsi, bâillonné, puis sous le choc de la capture, il échoue à se distinguer. Il tentera plus tard, alors qu'il est en captivité, de communiquer avec ses gardes, mais, contrairement aux versions filmiques, les singes du roman ne parlent ni français ni anglais, mais bien le simien. Il finit donc par prouver son intelligence grâce au langage mathématique, illustrant au profit d'une des scientifiques chimpanzés le théorème de Pythagore, puis les coniques. À partir de ce moment, la scientifique entreprend de lui apprendre le langage simien, qu'il maîtrise très rapidement, suffisamment pour faire un grand discours devant l'académie des sciences et se retrouve *de facto* admis parmi les êtres raisonnables. Au-delà de toutes les autres traces possibles, c'est donc le langage qui ultimement est ici le caractère minimal. Et ce n'est pas sans raison : dans tous les romans, le langage est

Elaine Després

---

nécessaire à l'émergence d'une conscience historique et à la transmission mémorielle.

Dans *2001*, le narrateur explique que l'homme ne peut exister sans le langage, qui est essentiel à la construction d'une mémoire, d'une conscience historique, et donc à la capacité de transmission de savoirs acquis. Il s'agit essentiellement du début de la culture. Alors qu'au début « Moon-Watcher had no real remembrance of the past » (*SO*, 5), à la fin du chapitre « they had invented the most essential tool of all, [...]. They had learned to speak, and so had won their first great victory over Time. Now the knowledge of one generation could be handed on to the next, so that each age could profit from those that had gone before. Unlike the animals, who knew only the present, Man had acquired a past; and he was beginning to grope toward a future » (*SO*, 30).

### *La mémoire atavique*

Dans les romans sur le post-humain, l'humanité apparaît d'ailleurs sous la forme d'un souvenir, en fait plus précisément d'une mémoire inconsciente de l'espèce à laquelle on ne peut accéder que par une intervention extérieure. Dans *La planète des singes*, il s'agit d'impulsion électrique, alors que dans *Hothouse*, c'est par l'intervention d'un parasite. Dans les deux cas, l'humanité, au sens d'espèce biologique, a régressé et perdu le fil de son histoire, sa capacité à conserver la mémoire nécessaire au maintien d'une identité proprement humaine. Cette histoire apparaît donc sous forme de trace mémorielle impossible à interpréter pour les êtres eux-mêmes. Dans *Hothouse*, les humains arboricoles, très similaires aux Eloi de H.G. Wells, n'ont aucune conscience de l'histoire, ni même de l'existence de la civilisation humaine. Seule une espèce de poisson intelligent nomade maintient le très fragile fil de l'histoire grâce à la culture orale, aux légendes millénaires : « The history of the lands through which we travel can never be pieced together, for the beings that lived here have vanished leaving no records but their unwanted bones. Yet there are legends » (*H*, chap. 25, 9-12/38). Mais au-delà de ces légendes vagues et décontextualisées, lorsque qu'une des créatures posthumaines est parasitée par un champignon intelligent, il apparaît

que cette mémoire est intacte, enfouie dans l'inconscient, « stored in their own limbos of unconscious memory » (*H*, chap. 14, 3/26), comme des traces « inherited from the far past and buried so that [they] cannot reach them » (*H*, chap. 14, 14/19). Évidemment, ces traces mémorielles ne sont pas une historiographie, elles prennent la forme de fragments épars, d'images, de signes divers devant être interprétés et replacés dans leur progression (puisque la trace est un vecteur). Le parasite du cerveau post-humain explique son processus d'interprétation de ces traces : « Many of its signs, obnubilated by countless generations, were misleading. The morel worked down to records of the days before the sun had begun to radiate extra energy, to the days when man was a far more intelligent and aggressive being than his present arboreal counterpart. It surveyed the great civilizations in wonder and puzzlement [...] » (*H*, chap. 14, 2/26). On a ainsi accès, par le truchement du parasite, puis des humains ainsi augmentés, à l'histoire humaine, de la première lueur de conscience à sa destruction par les radiations solaires, et, comme dans *2001*, le primate n'est pas devenu un homme sans aide, mais plutôt qu'un monolithe, c'est un parasite qui joua ce rôle de catalyseur dès les débuts de l'homínisation.

Dans *La planète des singes*, Pierre Boulle utilise un procédé assez similaire pour nous révéler les circonstances de la fin de l'humanité et de l'émergence de la conscience simienne : la trace mémorielle inconsciente. La civilisation simienne conserve bien une certaine mémoire de son histoire, mais cette mémoire ne contient aucune trace d'évolution véritable ni de ce qui précède, de l'humanité : « leurs premiers *souvenirs* témoignaient d'une civilisation déjà très avancées, à peu près semblable, en fait, à celle d'aujourd'hui. Ces documents, vieux de dix milles ans, apportaient la preuve d'une connaissance générale et de réalisations comparables à la connaissance et aux réalisations actuelles; et, avant eux, c'était l'obscurité complète : aucune tradition orale ni écrite, aucun indice » (*PS*, 137-138). Pour pallier ce trou, un chimpanzé qui expérimente sur des cobayes humains constate qu'en soumettant le cerveau à un courant électrique, une mémoire collective émerge. Puisque les humains ne maîtrisent plus le langage, le surgissement de la bouche

Elaine Després

---

d'une femme d'un discours cohérent, en langue simienne, suggère qu'une partie du cerveau humain aurait gardé une trace physique des événements, mais aurait perdu le chemin d'accès, pour utiliser une métaphore informatique.

Par une combinaison de procédés physico-chimiques dont je vous épargne la description, le génial Hélius a réussi à réveiller en elle non pas seulement la mémoire individuelle, mais la mémoire de l'espèce. Ce sont les souvenirs d'une très lointaine lignée d'ancêtres qui renaissent dans son langage, sous l'excitation électrique ; des souvenirs ataviques ressuscitant un passé vieux de plusieurs milliers d'années. (*PS*, 165)

Contrairement à ce que l'on voit dans *Hothouse*, où la mémoire de l'espèce prend la forme d'une narration rendue cohérente et linéaire par le filtre de la conscience de la morille, qui en fait une véritable explication paléanthropologique, dans *La planète des singes*, cette mémoire de l'espèce se présente sous la forme d'une accumulation de souvenirs individuels extrêmement précis, et même de voix qui se succèdent : « elle s'exprimait [...] en langage simien, d'une voix un peu étouffée quoique très distincte, et qui se modifiait souvent, comme si elle appartenait à des personnages divers » (*PS*, 165-166). Son discours est ainsi fragmenté, comme un montage radiophonique de témoignages ponctués par des changements de timbres, notés par des phrases du type « La femme observa [...] un silence et reprit d'une voix différente, une voix d'homme assez doctorale » (*PS*, 166). Tous racontent la même histoire, les semaines qui marquèrent la fin de l'ère humaine et le début de l'ère simienne. L'humanité apparaît donc essentiellement comme l'addition d'une multitude de subjectivités, plutôt que comme un ensemble cohérent, ce qui semble par ailleurs être en partie responsable de sa perte.

### **Qu'est-ce qu'un humain ? La question a-t-elle un sens ?**

Mais au final, ce que l'interprétation mouvante et équivoque des traces de l'humain souligne le plus efficacement est sans aucun doute

---

Entre proto- et post-humanité, quelle trace de l'humain ?

l'impossibilité de répondre à la question de la définition de l'humain, voire sa futilité. Dans *Hothouse*, les post-humains se questionnent sur des êtres rencontrés : « “Were they human?” Gren asked. She shrugged. She did not know. She did not know what human meant. The tummy-bellies, now lying in the mud and groaning: were they human? And Gren, so impenetrable now that it seemed as if the morel had taken him over: could it be said he was still human? » (*H*, chap. 21, 13/14) Puis, la morille note la nature culturelle et éphémère des classifications : « Again the forms are blurring! [...] Were the tummy-bellies vegetable or human? Are the sharp-furs human or animal? [...] [H]ow do they stand under the old classifications? » (*H*, chap. 26, 22/30) Dans *Les animaux dénaturés*, Templemore se questionne :

“[E]ncore singe et déjà homme” qu'est-ce que ça veut dire, précisément ? Que ce n'était qu'un singe, ou que c'était un homme ? – [...] les Grecs ont longtemps disputé de la grave question de savoir à partir de quel nombre exact de cailloux on pouvait parler d'un tas [...]. Votre question n'a pas plus de sens. Toute classification est arbitraire. La nature ne classe pas. C'est nous qui classifions, parce que c'est commode. Nous classifions d'après des données arbitrairement admises, elles aussi. (*AD*, 74-75)

Au final, ce questionnement sur la nature de l'humain à travers les traces que l'on peut en distinguer chez la multitude d'hybrides que produit la fiction ne se clôt-il pas sur la remise en cause du questionnement lui-même ? Non pas qu'il soit inutile, mais bien que sa principale utilité tiendrait à une prise de conscience du fait que toute catégorie est subjective et culturellement fondée, et celle de l'humain plus que toutes. À partir de ce constat, concluons que si la définition de l'humain n'est pas futile, il faut néanmoins admettre qu'elle ne sera jamais, et ne devrait jamais être, définitive. Qu'elle doit être sans cesse repensée pour avoir du sens.

Elaine Després  
*Université de Bretagne occidentale*

Elaine Després

---

## Bibliographie

- ALDISS Brian W., *Hothouse*, New York, Penguin Books, 2008 [1960], version livre électronique Kobo, 26 chapitres.
- BOULLE Pierre, *La planète des singes*, Paris, Édition Livre de poche, 1970 [1963].
- CLARKE Arthur C., *2001: A Space Odyssey*, New York, ROC Books, coll. « Space Odyssey », 1993 [1968].
- ECO Umberto, *La production des signes*, Paris, Librairie générale française, 1992.
- GINZBURG Carlo, *Mythes emblèmes traces : morphologie et histoire*, trad. de l'italien par Monique AYMARD et al., Lagrasse, Verdier, 2010.
- LLOYD Christopher, « Men, Monkeys, Monsters and Evolution in Fiction from the *Fin-de-siècle* to the Present », in Nicholas Saul et Simon James (dir.), *The Evolution of Literature: Legacies of Darwin in European Cultures*, Amsterdam, Rodopi, 2011.
- VERCORS, *Les animaux dénaturés*, suivi de *La marche à l'étoile*, Paris, Editions Livre de Poche, 1970 [1952].

### note

---

- <sup>1</sup> Vercors, *Les Animaux dénaturés*, suivi de *La marche à l'étoile*, Paris, Éditions Livre de Poche, 1970 [1952], 7. Désormais, les références à ce texte seront indiquées entre parenthèses à la suite de la citation, précédées de la mention *AD*.
- <sup>2</sup> Christopher Lloyd, « Men, Monkeys, Monsters and Evolution in Fiction from the *Fin-de-siècle* to the Present », in Nicholas Saul et Simon James (dir.), *The Evolution of Literature: Legacies of Darwin in European Cultures*, Amsterdam, Rodopi, 2011, 187-188.
- <sup>3</sup> Umberto Eco, *La production des signes*, Paris, Librairie générale française, 1992, 12.
- <sup>4</sup> *Ibid.*, 74.
- <sup>5</sup> *Ibid.*, 74-75.
- <sup>6</sup> Carlo Ginzburg, *Mythes emblèmes traces : morphologie et histoire*, trad. de l'italien par Monique Aymard et al., Lagrasse, Verdier, 2010, 290.
- <sup>7</sup> *Ibid.*, 276.
- <sup>8</sup> *Ibid.*, 230.
- <sup>9</sup> *Ibid.*, 232.

Entre proto- et post-humanité, quelle trace de l'humain ?

---

- <sup>10</sup> Pierre Boulle, *La planète des singes*, Paris, Édition Livre de poche, 1970 [1963], 44. Désormais, les références à ce texte seront indiquées entre parenthèses à la suite de la citation, précédées de la mention *PS*.
- <sup>11</sup> Arthur C. Clarke, *2001: A Space Odyssey*, New York, ROC Books, coll. « Space Odyssey », 1993 [1968], 4. Désormais, les références à ce texte seront indiquées entre parenthèses à la suite de la citation, précédées de la mention *SO*.
- <sup>12</sup> Brian W. Aldiss, *Hothouse*, New York, Penguin Books, 2008 [1960], version livre électronique Kobo, chap. 18, 29/40. Désormais, les références à ce texte seront indiquées entre parenthèses à la suite de la citation, précédées de la mention *H*.

